

**Ernest DUPUIS**

# SENLIS

MONOGRAPHIE - GUIDE

avec 21 illustrations et une carte

(2<sup>e</sup> ÉDITION)

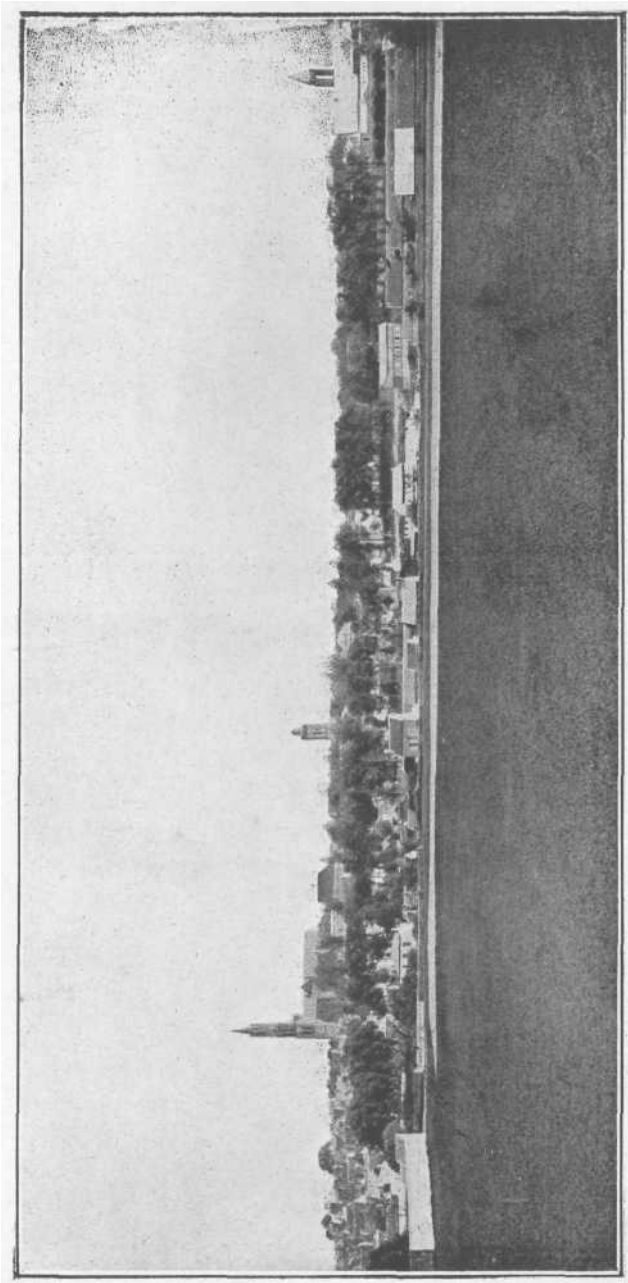
---

Prix : Un franc.



EDITE PAR LE *COURRIER DE L'OISE (JOURNAL DE SENLIS)*  
IMPRIMERIE ADMINISTRATIVE ET COMMERCIALE  
9 et 11, place de l'Hôtel de Ville, 9 et 11  
SENLIS

M . DCCCCV



Cliché Lepître, Senlis.

VUE GÉNÉRALE DE SENLIS

Grav. Gillard, Paris.

# SENLIS

## Historique.

La Ville de Senlis a une origine fort ancienne.

Capitale de la petite peuplade gauloise des Sylvanectes, elle devint, après la conquête romaine, une importante station, comme en témoignent encore l'enceinte presque entière qui défendait la cité, les Arènes, découvertes il y a une trentaine d'années, et les nombreuses voies romaines qui la mettaient en communication avec les contrées voisines.

Après l'invasion des barbares et l'établissement des Francs, Senlis conserva son importance. Le charme de sa situation au milieu des forêts, amena souvent dans ses murs les rois de la première et de la deuxième race, passionnés de chasse. Le dernier d'entre eux, Louis Y, étant dans cette ville, fit une chute dont il mourut.

Les grands, réunis pour délibérer sur une accusation portée contre l'archevêque de Reims, prirent le parti, Louis Y étant mort sans enfant, de désigner un nouveau roi. Une assemblée des grands du royaume, convoquée à Senlis, porta son choix sur le duc de France Hugues Capet, qui, quelques jours après, fut sacré à Noyon.

Le nouveau roi et ses successeurs firent à Senlis de fréquents séjours. La reine Adélaïde y fonda la collégiale de Saint-Frambourg. En 1060, la reine Anne de Russie, veuve de Henri I", lit construire l'abbaye de saint-Vincent.

L'importance de la ville au XII<sup>e</sup> siècle est attestée par les beaux édifices qui furent élevés à cette époque ; la Cathédrale, les églises Saint-Pierre, Saint-Aignan, Saint-Frambourg, reconstruit en 1177, sont des témoins de cette brillante période.

Dans le même temps, les habitants obtinrent du roi une charte de commune qui leur accordait certaines franchises, non sans une

aggravation des redevances financières au profit du pouvoir royal. Aussi, cent cinquante ans plus tard, accablés sous les lourdes charges qui leur étaient imposées, les habitants renoncèrent à la plus grande partie des libertés qui leur avaient été concédées ; mais peu à peu ils recouvrèrent l'administration de la cité.

La charte de commune donnée en 1173, par Louis le Jeune, fut confirmée par son fils Philippe-Auguste, qui avait mis sa confiance dans l'évêque de Senlis, Guérin. Chancelier de France, Guérin se distingua par son caractère élevé et par les services qu'il rendit à son pays. Il prit une grande part à l'organisation de l'armée qui remporta la victoire de Bouvines, montra de puissantes qualités d'administrateur, et acquit une grande autorité. Il avait acheté, près de Senlis, le châtel de Montleroy, — depuis Montlévêque, — où il résidait souvent ; voulant permettre au roi d'accomplir le vœu qu'il avait fait de fonder un monastère en mémoire de la victoire qu'il avait remportée, il céda une partie de son domaine pour y construire l'abbaye de la Victoire.

Saint Louis fit également de fréquents séjours à Senlis, et fonda, dans l'enceinte du château, le prieuré de Saint-Maurice, pour y conserver les reliques des martyrs de la légion thébaine, qui lui avaient été données par l'abbaye d'Agaune en Valais. Il fit construire, dans la rue du Châtel, l'Hôtel-Dieu, dont quelques parties subsistent encore.

La plupart des établissements religieux datent de cette époque, les Cordeliers, les frères de la Charité ou « Bonshommes », qui furent, plus tard, remplacés par les Carmes, la Commanderie de Malte, qui hérita des Templiers.

On connaît la fin dramatique de cet ordre puissant, le procès suivi de l'exécution des principaux d'entre eux. A Senlis, neuf Templiers furent brûlés sur la place de Creil, protestant, sur le bûcher, de leur innocence.

Jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, la ville paraît jouir d'une certaine tranquillité ; mais, à cette époque, la guerre des Anglais, la terrible guerre de Cent-Ans, amène, avec des calamités de toutes sortes, la ruine du pays. Les défaites de Crécy et de Poitiers, la captivité du roi Jean, la désorganisation générale et la misère qui s'en suivit, troublèrent les esprits du peuple des campagnes, — du plat pays, comme on disait alors, — et poussèrent les paysans aux pires excès.

## La Jacquerie.

Déjà odieux au peuple, par suite de leur conduite à la bataille de Poitiers, dont il leur attribuait la perte, les seigneurs augmentèrent encore les sentiments d'inimitié qui s'amassaient contre eux par leur dureté envers leurs serfs et ceux qui leur étaient soumis, leur faisant supporter des obligations pécuniaires que le malheur des temps leur imposait.

L'excès des souffrances fit naître le désespoir, auquel succéda bientôt le désir de la vengeance.

Au mois de mai 1358, plusieurs menus gens des environs de Senlis, s'étant réunis, se dirent que les chevaliers et les écuyers trahissaient le royaume, et que ce serait grand bien de les détruire tous. S'exaltant les uns les autres, ils nommèrent pour leur chef un paysan du village de Mello, nommé Guillaume Cale.

L'insurrection éclata aussitôt, formidable. Presque sans armes, les Jacques se répandirent comme un torrent, détruisant, renversant tout; un grand nombre de châteaux furent détruits dans les environs de Senlis. Thiers fut incendié, Montépilloy, le château-fort d'Ermenonville, le châtel de Chantilly, mis au pillage.

Les Jacques, cherchant l'appui des bourgeois des villes, se présentèrent devant Compiègne, qui leur ferma ses portes, mais ils furent reçus dans Senlis, où des vivres leur furent distribués.

Cependant, les nobles, revenus de leur premier effroi, se réunirent et reprirent bientôt l'offensive. Bien armés, ils n'eurent pas de peine à poursuivre les bandes de ces misérables, qui s'étaient disséminés dans la campagne. Incendiant les villages, tuant les vilains et les serfs, coupables ou non, ils se livrèrent aux excès qu'ils reprochaient aux Jacques, et le pays fut complètement dévasté.

Enfin, voulant punir les gens de Senlis du bon accueil qu'ils avaient fait aux Jacques, ils se présentèrent (juin 1358) en bonne compagnie à la porte de Paris, qui leur fut ouverte à la première sommation. Se croyant maîtres de la place, les chevaliers s'avancèrent l'épée haute en poussant le cri de ville gagnée; ils n'avaient pas remarqué, au haut de la rue qui monte par une pente rapide (1), des chariots rangés les uns contre les autres. Tout à coup, ces chariots roulent, poussés par des hommes vigoureux, descendent im-

(1) La vieille rue de Paris.

pétueusement et culbutent chevaux et cavaliers ; les bourgeois, armés, s'élancent des maisons, les femmes jettent par les fenêtres des flots d'eau bouillante; les assaillants s'enfuirent, laissant les plus hardis de leurs compagnons sur la place.

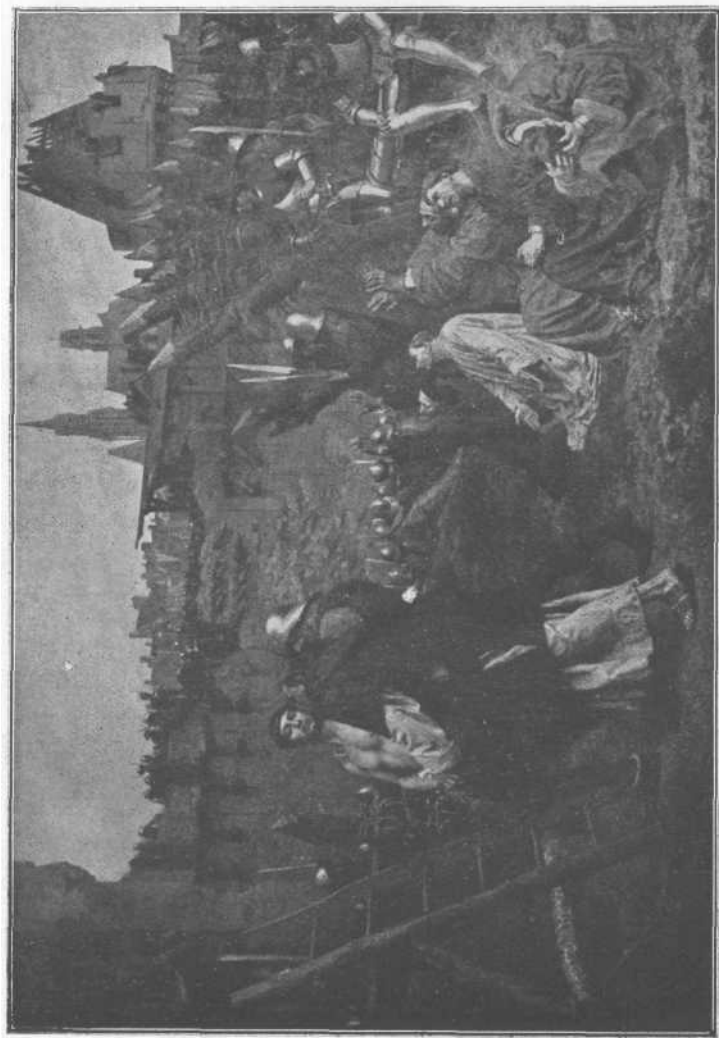
A ces scènes sanglantes succéda une période de tranquillité pour Senlis et le pays qui l'environne ; mais de nouvelles calamités accablèrent bientôt la France, et Senlis n'en fut pas exempt.

Après la démente de Charles VI, la rivalité des oncles du roi, qui prétendaient exercer le pouvoir au nom de ce prince, fut cause de divisions profondes et de luttes continuelles. Senlis avait bien accueilli d'abord les avances du duc d'Orléans ; mais, après l'assassinat de ce prince, le 23 novembre 1407, le duc de Bourgogne réussit à éloigner du roi ceux du parti contraire, et reprit toute son influence. Le gouverneur de Senlis, soupçonné d'être favorable au parti d'Orléans ou Armagnac, fut remplacé par un Bourguignon dévoué. Quelques années plus tard, les Armagnacs reprenaient le pouvoir, et la lutte entre les partis contraires se continuait, au grand dommage des habitants des campagnes.

Les habitants de Senlis, invoquant des lettres royales, refusaient, autant qu'il était en leur pouvoir, de recevoir des hommes d'armes dans leurs murs. Ils auraient bien voulu rester neutres, mais la chose n'était pas toujours facile. C'est ainsi qu'ils refusèrent l'entrée de la ville au duc de Bavière, malgré les lettres qu'il portait, et qu'ils ne firent pas meilleur accueil à une demande du duc de Bourgogne, qui leur offrait des gens de guerre pour la défense de la ville.

### Le Siège de 1418.

Celui-ci ne se tint pas pour battu ; grâce aux partisans qu'il avait dans Senlis, il répandit le bruit qu'il venait pour décharger le menu peuple des impôts qui l'accablaient, et rétablir les anciennes libertés de la commune. Puis il envoya l'un de ses capitaines, Jehan de Luxembourg, afin de s'emparer de la ville. Le gouverneur dispersa les assaillants, mais ceux-ci n'eurent garde de s'éloigner. Les partisans bourguignons qui étaient dans Senlis, par leurs discours et leurs encouragements, provoquèrent une émeute. Le gouverneur dut s'enfuir, et la ville fut occupée par les Bourguignons, qui y envoyèrent une garnison commandée par le chevalier de Thian. Le roi et le connétable d'Armagnac étaient alors à Oeil, et il



Cliché Lepiâtre, Sentis.

### EXÉCUTION DES OTAGES, le 14 Juin 1418.

D'après le tableau de Lucien Mélingue, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Sentis.

Grav. Gillard, Paris.

n'était pas possible de laisser une place aussi importante aux mains des ennemis. X<sup>u</sup> mois de février 1418, le connétable vint mettre le siège devant Senlis. Si l'attaque fut faite avec vigueur, la défense fut énergique. Dès les premiers jours d'avril, la place était réduite aux dernières extrémités ; une brèche considérable était faite aux murailles, et l'assaut était imminent. D'autre part, les assiégeants étaient informés qu'une armée de secours s'approchait. Des pourparlers eurent lieu, et il fut convenu que la ville se rendrait si elle n'était pas secourue « en dedans le 18 avril ». Les habitants auraient la vie et les biens saufs, mais, en même temps, d'Armagnac exigeait que six otages lui fussent livrés. Six hommes se présentèrent spontanément : Guillaume le Clerc, abbé de Saint-Vincent, Jean Durand, chanoine de Notre-Dame, nobles hommes ; Guillaume Mauchevalier, Baudart de Vingles, écuyers ; Jean de Beaufort, avocat du roi ; Guillaume l'Escalot, pour lors quartenier.

La date fixée approchait. Dans la nuit du 18 au 19 avril, le comte d'Armagnac, apprenant par ses coureurs que les troupes ennemies étaient dans le voisinage, disposa son armée pour faire face à l'attaque. Au matin, les assiégés, s'apercevant de l'émoi qui régnait dans le camp ennemi, et comprenant que le secours était arrivé, firent une sortie, pénétrèrent jusqu'au logis du connétable, qui n'était pas gardé, et, après avoir massacré tous ceux qu'ils rencontrèrent, purent, sans perte, rentrer dans la ville.

Le connétable, averti par le tumulte, s'empessa d'accourir, et, en trouvant son logis dévasté, fut saisi de colère. Il envoya vers le capitaine de Senlis pour lui dire qu'il eût à exécuter ses engagements ; de Thian se contenta de répondre que l'heure n'était point passée. Comprenant que de Thian était instruit de la présence du secours, le comte d'Armagnac fit amener quatre des otages qui lui avaient été livrés : Jean Durand, Guillaume Mauchevalier, Baudart de Vingles, Guillaume l'Escalot, et, à la vue des assiégés qui se tenaient frémissants sur les remparts, il les fit impitoyablement exécuter. Puis il donna l'ordre de lever le camp. Mais, à ce moment, par de cruelles représailles, de Thian fit exécuter vingt prisonniers qu'il avait ramenés de son expédition du matin, et dont les têtes furent lancées du haut des murailles.

Le beau tableau de L. Mélingue, qui se trouve dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville de Senlis, est inspiré                    sanglant épisode, et, afin de perpétuer le souvenir des citoyens dévoués qui ont donné



leur vie pour le salut de la cité, le nom de Rempart des Otages a été donné à l'un des boulevards. Après la retraite du comte d'Armagnac, il fallut faire relever les murailles et lever de nouveaux impôts sur les habitants. Les campagnes environnantes étaient dévastées ; les châteaux-forts étaient occupés par des bandes de l'un et de l'autre parti, qui pillaient et ravageaient tout. Les terres étaient en friche, les villages abandonnés. Le traité de Troyes, qui donnait à l'Anglais le gouvernement du royaume de France, ne fit qu'accroître les calamités dont souffrait le pays. Les Anglais installés à Creil, parcourant la campagne, se livraient, envers les rares habitants qui ne l'avaient pas quittée, aux plus dures exactions, menaçant de tout incendier s'il ne leur était pas payé de fortes impositions. Les gens de Senlis, inquiets de l'abandon des champs, où tout labour avait cessé, consentirent, afin d'obtenir du capitaine de Creil qu'il cessât ses déprédations, de lui payer régulièrement deux cents écus d'or tous les trois mois. A aucune époque, la misère, dans la contrée, ne fut aussi grande. Les Anglais semblaient à toujours maîtres du pays, quand un secours imprévu vint changer la situation.

## Jeanne d'Arc.

On sait comment Jeanne d'Arc, après avoir délivré Orléans, conduisit Charles VII à Reims pour y être sacré. En quittant cette ville, ils se dirigèrent vers l'Ile-de-France, accueillis partout avec enthousiasme. Le II août 1429, le roi, étant à La Ferté-Milon, reçut un message des habitants de Senlis, qui demandaient à se remettre en son obéissance. Il fit bon accueil à ces propositions, et, le même jour, vint coucher à Crépy. Prenant ensuite la direction de Paris, il s'avança jusqu'à Lagny-le-Sec. L'armée des Français rencontra les Anglais, qui, sortis de Paris, s'étaient installés à Mitry, dans une position avantageuse. Après quelques escarmouches, les troupes se retirèrent, les Anglais à Louvres et les Français à Baron. De grand matin, le 15 août, l'armée française vint camper sur les coteaux de Montépilloy; les Anglais, qui avaient reçu un puissant renfort de 4.000 hommes, se portèrent à leur rencontre et s'établirent près de Senlis.

Commandés par le duc de Bedford, ils s'adossèrent à la vallée de la Nonette, afin de ne pas être assaillis par derrière, et défendirent les approches au moyen de pieux fixés en terre.

L'armée des Français, qui avait à sa tête les plus vaillants hommes

de guerre, et qu'animait la présence de Jeanne, s'avança pour reconnaître la position de l'ennemi. Mais Bedford se tenait tranquillement dans ses lignes, sans qu'il fût possible de l'attirer au combat. Les deux armées restèrent en présence une partie de la journée, sans engager la bataille. Le soir, un certain nombre de chevaliers s'avancèrent jusqu'aux défenses des Anglais, espérant que ceux-ci se décideraient à les quitter. Il y eut ainsi plusieurs escarmouches, qui amenèrent un combat acharné auquel la nuit vint mettre fin.

Les Anglais reprirent le chemin de Paris. Charles était parti pour Crépy ; Jeanne et le reste de l'armée retournèrent à Montépilloy, d'où, le lendemain, ils rejoignirent Charles VII. Celui-ci se dirigea alors vers Compiègne, et ordonna en partant aux maréchaux de Boussac et de Rais de se présenter devant Senlis. Les portes furent ouvertes sans hésitation aux envoyés du roi. Quelques jours après, Jeanne, en hâte de conquérir Paris, quitta Compiègne, rallia en passant les hommes d'armes qui se trouvaient à Senlis, et alla se loger à Saint-Denis. Le roi, qui était resté à Compiègne, ne se décida que quelques jours après à venir à Senlis, où il séjourna avant de se porter sur Paris. On sait comment l'attaque de Paris échoua. Jeanne fut blessée, et l'entreprise abandonnée. Une partie des troupes revint à Senlis, définitivement remise sous l'autorité de Charles VII. Le roi autorisa les habitants qui lui avaient été fidèles à rentrer dans leurs biens, qu'ils avaient été forcés d'abandonner ; mais, avertis par les événements, les Senlisiens refusèrent dès lors de laisser entrer dans la place des troupes trop nombreuses de gens d'armes. Une délibération du Conseil de ville, du 24 avril 1430, un mois avant que Jeanne d'Arc fût faite prisonnière à Compiègne, porte que « pour la Pucelle qui est à Lagny-sur-Marne, avec mille hommes de cheval et voulait entrer en sa compagnie, on lui remontrerait la pauvreté de vivres de la ville tant en foin, avoine, comme vin et lui offrir d'y entier jusques à trente ou quarante personnes des plus notables de sa compagnie et non plus ». Du reste, les Anglais tenaient encore un certain nombre de places voisines, et leurs incursions s'étendaient dans les campagnes et empêchaient tous travaux. Les châteaux, occupés successivement par les Anglais et les Français, étaient une menace constante pour la sécurité du pays. Une assemblée tenue à l'Hôtel de Ville de Senlis, le 19 juillet 1431, décide de faire démolir la forteresse de Montlévêque et celle de Pontarmé, « tellement que l'on ne se pourra loger ».

Peu à peu la tranquillité revint : les Anglais étaient chassés ; les gens de métier purent reprendre leurs occupations, et les laboureurs ensementer leurs champs.

Les charges, toutefois, ne manquaient pas, les demandes d'argent de la part du roi étaient fréquentes, et l'entretien des fortifications nécessitait de grosses dépenses. Pendant plus d'un siècle, il n'est question que de travaux aux remparts, qui absorbaient le plus clair des ressources. Sous François I<sup>er</sup> surtout, quand la guerre avec Charles-Quint menaça la France d'une nouvelle invasion, on dut faire des travaux considérables, auxquels contribuèrent non seulement les habitants de la ville, laïcs et gens d'église, mais encore toutes les paroisses de l'élection. Pour se garder, on organisa une garde bourgeoise, commandée par des quarteniers, des dizainiers, des cinquanteniers, dont le rôle, pendant une assez longue période, fut tout pacifique, grâce au calme intérieur dont jouissait la France. Mais un nouvel élément s'introduisit bientôt et ramena la plus cruelle de toutes les guerres, la guerre civile.

## La Ligue.

Les doctrines religieuses émises en Allemagne par Luther, en France par Calvin, s'étaient rapidement répandues, et, dès 1532, des habitants de Senlis étaient poursuivis pour crime d'hérésie. Ils durent abjurer solennellement, mais cet acte de rigueur ne découragea pas les partisans de la religion réformée, et, vingt ans après, on en comptait plus de cinq cents dans la ville, et parmi eux un certain nombre de notables et des magistrats. Les discussions étaient fréquentes, et la passion gagnait les deux partis. Des menaces étaient échangées, et bientôt on en vint aux actes. Le 25 juin 1562, plusieurs notables furent arrêtés ; on obligea tous ceux qui étaient suspects de professer la nouvelle religion, à quitter la ville. Jean Greffin, lieutenant particulier du bailliage, et le maître d'école Jean Drapier, furent condamnés à être pendus et exécutés. Cependant, à la nouvelle de la saint-Barthélémy, les catholiques de Senlis, ne voulant pas s'associer à des rigueurs qu'ils désapprouvaient, se contentèrent d'inviter les protestants à sortir sans bruit de la ville. Quelques années plus tard, les protestants obtinrent des concessions qui leur permirent, non sans restrictions, d'exercer leur culte ; les plus ardents des catholiques n'admettaient pas ces concessions et proje-

tèrent de former une association, ou ligue, pour combattre et détruire la nouvelle religion.

A Paris, les partisans de la Ligue, à la tête de laquelle se trouvait le duc de Guise, étaient nombreux. On sait comment, sur les ordres d'Henri III, le duc de Guise fut assassiné dans le château de Blois, et comment, à la suite de l'insurrection qui éclata, le roi dut quitter Paris.

Des gens de Beauvais qui, en grand nombre, avaient embrassé le parti de la Ligue, des chefs de l'Union qui avaient triomphé à Paris, les magistrats de Senlis reçurent l'invitation de se joindre à eux, en même temps qu'une déclaration du roi leur faisait entendre qu'il avait été contraint d'user de voies de fait contre le duc de Guise et son frère.

La ville de Senlis aurait bien désiré garder la neutralité et fit aux habitants de Beauvais une réponse évasive ; mais il n'en existait pas moins un certain nombre de ligueurs, remuants et déterminés. A leur tête figurait l'évêque Guillaume Rose, qui faisait contre l'autorité royale les prédications les plus violentes. Il était secondé par un jeune homme de la ville, Pierre Séguin, dévoué entièrement aux intérêts de la Ligue, qui obtint facilement des chefs du parti la nomination de M. de Rasse de Saint-Simon comme gouverneur de Senlis, en remplacement de M. d'Humerolles, tout dévoué à la cause royale, et qui s'était concilié l'affection de la majorité des habitants. Groupant autour de lui ses partisans, de Rasse pénétra dans la ville, provoqua une réunion à l'Hôtel de Ville, et, montrant sa lettre de commission, fit arrêter et mettre en prison M. d'Humerolles, ainsi que plusieurs notables, et fit reconnaître l'autorité des princes de la Ligue. Surpris, mais non découragés, les royalistes espéraient qu'il serait possible de remettre la ville en l'obéissance du roi. Ils s'abouchèrent avec M. de Thoré-Montmorency, qui venait d'arriver à Chantilly, et s'entendirent avec lui sur les moyens de s'emparer de Senlis. Grâce aux intelligences qu'il avait dans la place, M. de Thoré se présenta avec quelques hommes d'armes à la porte Saint-Rieul, où l'attendaient les partisans du roi. Une bagarre s'en suivit avec les Ligueurs qui gardaient la porte, et, à la faveur du trouble, il entra avec ses hommes, parcourant au galop les rues de la ville et faisant croire qu'une année entière était dans les murs. Il y eut bien quelque résistance, mais en peu de temps la ville était complètement rentrée sous l'autorité du roi.

## Le Siège de 1589.

En apprenant cet événement, le duc d'Aumale, ne voulant point donner au sieur de Thoré le temps de se fortifier, fit marcher son armée avec une telle diligence, que, trois jours après, Senlis était investi ; mais il dut, pour commencer l'attaque, attendre l'arrivée des renforts que lui amenait le sieur de Balagny avec une puissante artillerie. Ce répit permit en même temps aux seigneurs du voisinage et à leurs hommes de se joindre aux assiégés. Le 12 mai (1589), les canons commencèrent à battre les remparts, et le 16 une brèche était suffisante pour donner l'assaut. Les assiégés repoussèrent les assaillants, mais consentirent à écouter les propositions que leur fit faire le duc d'Aumale. Celui-ci avait hâte de s'emparer de la ville, il craignait l'arrivée d'une armée de secours dont l'approche lui était signalée ; pendant les pourparlers, un nouvel assaut fut donné ; mais, vigoureusement repoussé par les défenseurs de Senlis, il sauva la ville. Le lendemain, en effet, on signalait l'arrivée d'une troupe commandée par les sieurs de Lanoue et de Longueville, qui venaient secourir Senlis. Le duc d'Aumale se porta immédiatement au devant d'eux et disposa son armée dans la plaine de Montlévéque. Malgré la disproportion du nombre, Lanoue n'hésita pas à commencer l'attaque, et, dès les premiers coups, la confusion se mit dans l'armée des Ligueurs. Une charge furieuse augmenta le désordre, et bientôt les Ligueurs commencèrent à fuir de toutes parts. La défaite fut complète. Pour assurer le passage de l'Oise, on s'empara immédiatement de Pont-Sainte-Maxence, que tenaient les Ligueurs.

La mort d'Henri III, assassiné le 1er août suivant, ne changea rien aux dispositions des habitants de Senlis. Ils témoignèrent au roi de Navarre les sentiments de fidélité qu'ils avaient donnés à son prédécesseur, mais, entourés d'ennemis, ils durent remettre en état de défense leurs remparts et veiller avec soin à leur sécurité.

## L'Escalade.

Les Ligueurs n'avaient pas renoncé, en effet, à s'emparer de Senlis, et n'ayant pu le faire par la force, ils eurent recours à la ruse. De Rasse s'était retiré au château du Plessis, devenu le foyer de toutes les conspirations. On y résolut de faire entrer des soldats

déguisés qui devaient prêter main-forte aux gens du dehors. Le 3 juillet 1590, de grand matin, douze hommes vêtus comme des paysans, et portant des hottes pleines de fruits ou de légumes, se présentèrent à l'une des portes et pénétrèrent dans la ville, puis ils s'installèrent au lieu du marché. Le soir, ils se retirèrent dans la maison d'un chanoine, et leur dessein était, dans la nuit, de faciliter l'escalade que devaient tenter leurs compagnons restés au Plessis ; mais une circonstance fortuite mit M. de Thoré au courant du projet ; il prit des mesures en conséquence, et, vers minuit, se trouva à la porte Saint-Rieul, où devaient se présenter les assaillants. Pendant qu'il surveillait les remparts, une voix près de lui prononça : « Ami, la main. » Il repoussa dans le fossé l'homme qui, déjà en haut d'une échelle, allait mettre le pied sur la muraille. On accourut, des torches furent allumées, et l'ennemi, surpris, n'eut qu'à se retirer. L'entreprise avait complètement échoué. Les douze soldats furent aussitôt arrêtés. Des Cordeliers, des chanoines et d'autres, religieux et marchands, furent également jugés, et, au nombre de vingt-huit, furent pendus à une seule potence, place du Pilon.

Dès lors, la tranquillité de la ville ne fut plus troublée. Henri IV adressa aux habitants des lettres patentes dans lesquelles il faisait l'éloge de leur courage et leur fidélité, rappelant que, depuis la victoire remportée sur les ennemis, son *heur a prias son commencement en la ville de Senlis dont il s'est depuis semé et augmente par tout |le| royaume.*

L'année suivante, il vint à Senlis et y resta quelques jours, pendant lesquels il faillit être assassiné. Un jeune homme venu de Paris fut arrêté avant d'avoir tenté l'exécution de son projet ; il fut pendu, et son corps exposé.

Pendant trois ans, il y eut des alertes continuelles causées par l'approche de troupes ennemies ; mais on faisait bonne garde, et il n'était plus facile d'entrer dans la ville. Henri IV assiégeait Paris, où il devait enfin faire son entrée après son abjuration solennelle dans la basilique de Saint-Denis. Le 20 mars 1594, il partait de Senlis, et, le lendemain, entrait en souverain dans Paris. Ce fut l'occasion, à Senlis, d'une fête dont les documents du temps nous ont conservé le souvenir.

A partir de cette époque, l'histoire de la ville de Senlis offre peu d'intérêt. L'union définitive de toutes les parties de la France sous un même gouvernement assurait la tranquillité ; mais, en même

temps, la vie manquait à la vieille cité, et jamais elle ne se releva des ruines que les dernières luttes avaient causées. Les faubourgs démolis ne furent reconstruits que lentement; les fabriques de drap, jadis si prospères, disparaissaient chaque jour. L'importance stratégique de la ville n'existait plus, et, depuis le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, on peut dire qu'elle a cessé de prendre une part active aux événements.

La Révolution se passa d'une façon relativement calme, et nous n'avons plus à signaler qu'un événement terrible qui, le 13 décembre 1789, ensanglanta la cité.

### L'Attentat de Billon.

Ce jour-là, la ville était en fête, à l'occasion de la bénédiction des drapeaux de la garde nationale donnés par le duc de Lévis, député à l'Assemblée nationale. Le cortège, auquel s'était joint la Compagnie de l'arquebuse, suivait la rue du Châtel, lorsqu'un coup de feu se fit entendre, et le tambour de l'arquebuse tomba frappé d'une balle. D'autres coups succédèrent, et bientôt plusieurs hommes gisaient à terre. L'attaque venait de la maison de l'horloger Billon, qui, expulsé de la Compagnie de l'arquebuse, avait juré de se venger. On se précipita vers la maison, la porte fut enfoncée, et les plus hardis pénétrèrent dans l'intérieur; tout à coup, une détonation formidable éclate, et la maison s'écroule sur ceux qui y ont pénétré. 26 morts et 40 blessés furent victimes de la vengeance de Billon. M. Aulas de la Bruyère, lieutenant de maréchaussée, fut grièvement blessé. L'assassin Billon fut retrouvé mutilé, mais vivant encore; quelques hommes, furieux, lui brisèrent le crâne à coups de crosse. La maison fut rasée, et il fut décidé que l'emplacement resterait à tout jamais inoccupé.

De nos jours, Senlis a eu d'autres épreuves à subir; les événements de l'année terrible, les douleurs de l'occupation étrangère, sont dans le souvenir de tous. Mais l'histoire du passé doit nous donner confiance dans l'avenir, en nous montrant qu'aux époques de misères succèdent des jours meilleurs.

## Administration.

Senlis était le chef-lieu d'un bailliage et siège présidial, d'une élection, d'une maîtrise des eaux et forêts et d'un grenier à sel.

Le bailliage, dont l'origine remontait au XII<sup>e</sup> siècle, avait une étendue considérable; il comprenait les comtés de Beaumont, de Beauvais, de Clermont, le Valois, et la plus grande partie du Vexin français. Dans la suite, il perdit de son importance, et ne comprenait, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, que les châtelainies royales de Senlis, Compiègne, Creil, Pontoise et Chaumont.

Le présidial, institué en 1551, avait alors une juridiction très étendue qu'amoindrit plus tard la création des présidiaux de Beauvais, de Soissons, et de Crépy. Il comprenait huit conseillers et un greffier.

Le siège épiscopal de Senlis fut occupé par quatre-vingt-dix-sept évêques, depuis saint Rieul jusqu'à Mgr de Roquelaure, qui mourut archevêque de Malines en 1818.

La date de l'apostolat de saint Rieul a été l'objet de nombreuses discussions. Il paraît probable que son arrivée dans les Gaules doit être fixée à la fin du III<sup>e</sup> siècle, et qu'il mourut à Senlis dans un âge avancé.

La tradition nous a transmis sur la vie de l'apôtre senlisien des légendes merveilleuses, comme celle des grenouilles de Rully, qui, par leurs coassements, interrompaient la prédication qu'il faisait un jour dans le voisinage d'une marc, et auxquelles il imposa silence.

La circonscription de l'évêché ne comprenait que soixante-quatre paroisses, réparties entre les deux doyennés de Senlis et Crépy.

Outre le chapitre de la Cathédrale, il y avait dans la ville, en 1789, deux collégiales, celles de Saint-Rieul et de Saint-Frambourg, l'abbaye de Saint-Vincent, le prieuré de Saint-Maurice, une commanderie de Malte, les couvents des Carmes, des Cordeliers, des Capucins, de la Présentation et des Filles de la Croix, les hôpitaux de l'Hôtel-Dieu, de la Charité et de Saint-Lazare, réunis actuellement en un seul établissement, l'Hôpital général.

On comptait enfin sept paroisses, Notre-Dame, Saint-Rieul, Saint-Pierre, Sainte-Geneviève, Saint-Aignan, et, dans les faubourgs, Saint-Martin et Saint-Etienne. Une huitième, Saint-Hilaire, avait été supprimée en 1706.

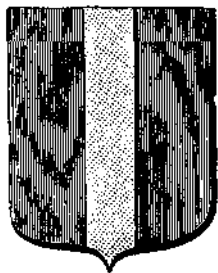


L'administration civile de la cité avec un caractère indépendant, remonte à la charte de commune accordée aux habitants par Louis le Jeune, en 1175.

La commune fut confirmée par Philippe-Auguste et Louis VIII ; mais les charges imposées étaient tellement onéreuses qu'au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, les habitants durent renoncer aux droits qui leur avaient été concédés ; une prévôté royale fut instituée pour le gouvernement de la ville. Par la suite, ils obtinrent le rétablissement de certains droits, et une administration municipale régulière fut créée.

Elle se composait d'un maire et de six attournés ou échevins élus.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, après la suppression du prévôt royal, l'administration de la ville était composée d'un gouverneur, d'un maire, d'un deuxième échevin, de deux échevins des marchands, d'un secrétaire, d'un contrôleur des greffes, et d'un huissier.



Les armes de la Ville sont de gueule au pal d'or, avec la devise : *Liliat Galliae Regum flores, coetitus demissi.*

La Compagnie des arquebusiers, instituée pendant le siège de 1589, où elle avait rendu de grands services, et qui comprenait cinquante bourgeois, accompagnait le corps de ville dans les cérémonies publiques.

## Monuments.

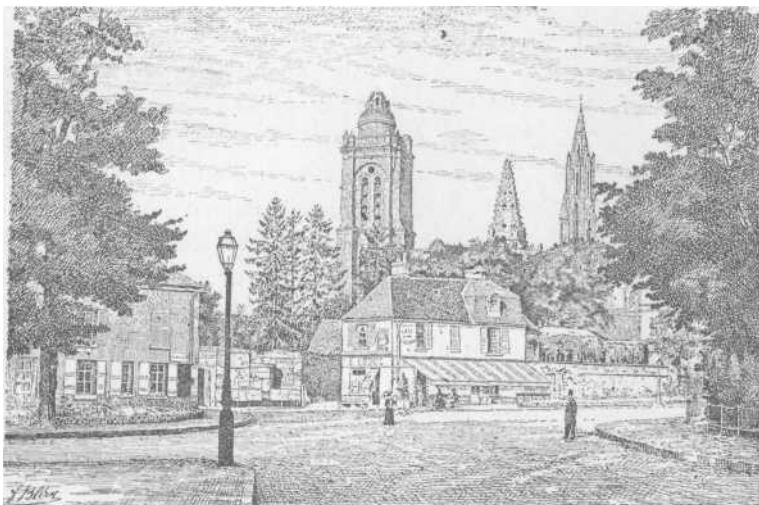
Le visiteur, en débarquant de la gare du chemin de fer, après avoir traversé les magnifiques quinconces de grands arbres qui forment d'agréables promenades et abritent la ville contre les vents du Nord, rencontre une large rue bien droite et bien alignée, la seule qui ait cet aspect.

C'est la route de Flandre, rectifiée sous Louis XV, et qui coupe la ville depuis le faubourg Saint-Martin jusqu'à la porte Compiègne ; car l'aspect général de Senlis, avec ses rues étroites et tortueuses, s'est peu modifié depuis le moyen âge. Si les maisons ont pris une tournure plus moderne, on rencontre encore un grand nombre

d'anciennes constructions qui conservent à certains quartiers un caractère particulier. Ici, peu de maisons en bois, par suite de l'abondance et de la bonne qualité de la pierre.

En effet, la colline sur laquelle s'élève la cité, est percée en tous sens de carrières qu'on rencontre presque sous chaque maison, à une certaine profondeur et au-dessous de caves aux voûtes régulières supportées par des colonnes à chapiteaux sculptés.

Suivons donc la large voie qui s'ouvre devant nous, — la rue de la République, — et arrêtons-nous à la première rue, la rue Bellon.



A quelques pas à gauche, en bordure de la rue, voici le mur de l'ancien hôtel des Saint-Simon, baillis de Senlis, dont les mascarons mutilés et les pilastres rappellent le style de la Renaissance. De l'autre côté, la rue s'élève dans la direction de la Cathédrale; mais, avant d'y arriver, un autre monument nous retient.

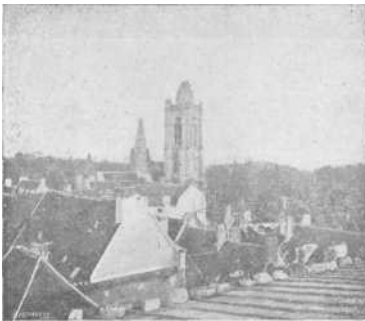
### Saint-Pierre.

Après le bâtiment de la Poste, par la rue Saint-Pierre, on est presque aussitôt sur une petite place dont un côté est occupé par la gracieuse *façade de l'ancienne église Saint-Pierre*, transformée en marché couvert.

Le portail, formé d'une arcade décorée de festons, de feuilles et de statuettes, et au-dessus duquel s'ouvre une large fenêtre, est accompagné de deux tourelles couvertes de sculptures. C'est une œuvre gracieuse et intéressante de la fin du XV<sup>e</sup> siècle, au moment où l'art gothique va être abandonné pour un style nouveau. Au près du transept nord s'élève un clocher roman par la base et terminé par une pyramide à crochets construite vers le milieu du XV<sup>e</sup> siècle. Du côté opposé se trouve une grosse tour carrée qui domine la ville et dont la massive construction date des dernières années du XVI<sup>e</sup> siècle.



L'intérieur offre à l'archéologue d'intéressants sujets d'études par les additions et les modifications qu'y apportèrent des époques diverses. Le chœur est du XIII<sup>e</sup> siècle, tandis que la nef, qui n'a pu, faute de ressources, être voûtée en pierres et n'a reçu qu'une voûte en bois, fut construite entre 1400 et 1430.



Malgré les mutilations qu'elle a subies à l'époque où y furent installés d'abord une fabrique de chicorée et plus tard un quartier de cavalerie, *l'église Saint-Pierre* est digne d'attirer et de retenir l'attention du visiteur.

Les bâtiments voisins, occupés par différents services municipaux, dépendaient jadis du séminaire fondé vers 1703 par Mgr de Chamillard.

Revenant à l'extrémité de la rue, on gagne, en longeant les vieilles constructions de l'ancien Évêché, la place de la Cathédrale.

## L'Évêché.

Mais, avant de parler de ce bel édifice, et après un coup d'œil jeté sur l'ensemble du monument, regardons autour de nous. Le grand bâtiment qui occupe le fond d'une cour et s'appuie sur le chevet de l'église est l'ancien Évêché. Il est occupé aujourd'hui par différentes sociétés : Chambre des Notaires. Croix-Rouge, Comité archéologique. Cette dernière Société, fondée en 1862, possède une collection qui renferme des objets de toute nature se rapportant à l'histoire du pays, trouvés dans la contrée. L'ensemble des travaux de ses membres ne comprend pas moins de 40 volumes.

L'Évêché est appuyé sur le mur romain, dont nous parlerons plus loin. La chapelle épiscopale occupe l'une des tours de l'enceinte. Au sud de la cour, l'aile en retour se termine par une construction du XIII<sup>e</sup> siècle, seul reste de la maison épiscopale à cette époque. De l'autre côté de la place, des maisons canoniales. L'une d'elles, en briques et pierre, et toute rajeunie, dissimule coquettement les quatre siècles de son existence.

## Saint-Frambourg.

A quelque distance, on aperçoit au fond d'une petite place, la

*façade mutilée de la collégiale de Saint-Frambourg.* Fondé par la reine Adélaïde, femme de Hugues Capet, le chapitre portait le titre de Chapelle Royale et de Sainte-Chapelle. L'église primitive tombant en ruines, Louis le Jeune, en 1177, posait la première pierre du monument actuel. Celui-ci, dont la longueur est de 45 mètres et la largeur de 12 mètres, se termine par une abside curviligne sans bas côtés ni transepts. Les voûtes sont maintenues par de nombreux contreforts qui laissent à l'ensemble toute sa simplicité par



l'harmonie des proportions. Le portail est une grande arcade à trois

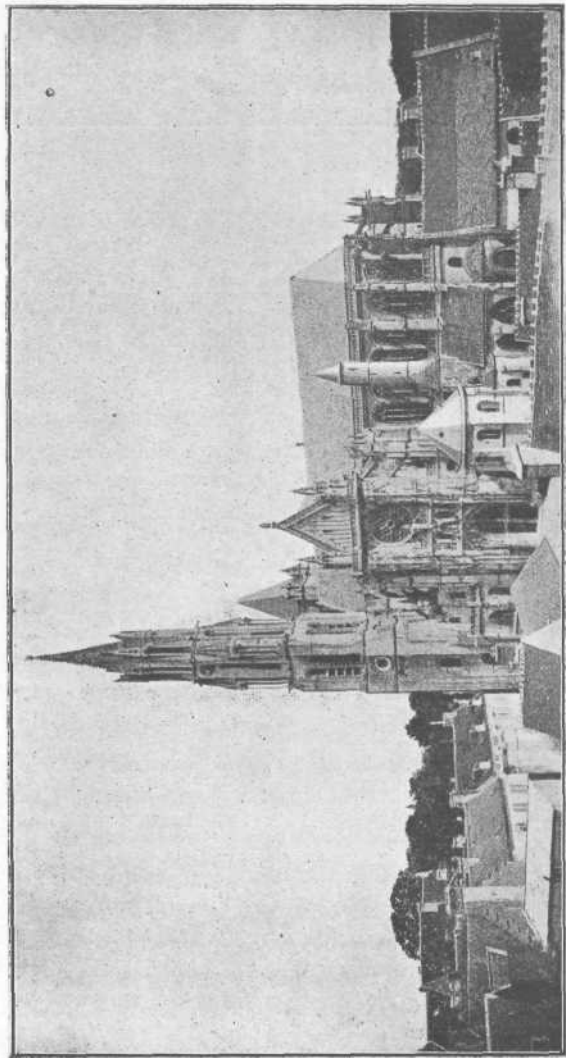
rentrants, couverts de pampres et de dentelures avec colonnes, dont les chapiteaux sont garnis de feuilles. Au-dessus s'étend une immense rose renfermant trois ogives. Bien éclairé par de larges ouvertures, Saint-Frambourg est, après la Cathédrale, un monument remarquable.

### La Cathédrale.

Mais revenons à la Cathédrale. La façade latérale qui s'offre à la vue a été construite de 1530 à 1556, et peut être considérée comme une des dernières manifestations du style gothique. Cette addition qui flanque d'une façon si bizarre, et si gracieuse cependant, le vieil édifice du XII<sup>e</sup> siècle, nous invite à rechercher l'histoire du monument.

La tradition rapporte qu'en ce lieu saint Rieul renversa les statues d'un temple qui s'y élevait, et que les habitants s'étant convertis au christianisme, le saint transforma le temple en église et y consacra un autel en l'honneur de la mère de Dieu. A cette basilique succéda une église construite vers 990, par l'évêque Eudes. Au milieu du  $\text{XII}^{\text{e}}$  siècle, celle-ci menaçait ruines, et l'évêque Thibault (1153) entreprit de la rebâtir sur un plan plus vaste en démolissant deux petits édifices voisins, le prieuré de Saint-Michel et le sanctuaire des saints Gervais et Prothais, qui devinrent patrons secondaires de la Cathédrale. Grâce aux aumônes et aux offrandes des fidèles, les travaux furent menés sans interruption, et, en 1191, on procédait à la consécration de Notre-Dame. Le  $\text{XIII}^{\text{e}}$  siècle dut faire subir quelques modifications au plan primitif, en reportant vers la nef les transepts qui, à l'origine, conservaient à l'ensemble une proportion qui fait défaut aujourd'hui, car les dimensions du chœur, à partir de cette époque, ne furent plus en rapport avec celles de la nef.

Une tempête, en 1413, un incendie causé par l'imprudence des couvreurs, causèrent à la toiture de l'église des dommages considérables, sans que le corps de l'église fût atteint ; mais, au mois de juin 1504, un orage ayant éclaté sur la ville, la foudre tomba sur l'église Notre-Dame et y alluma un terrible incendie. Les combles et les parties hautes furent consumés. Pour réparer le désastre, le chapitre disposa de toutes ses ressources, et obtint du roi d'importants prélèvements sur les gabelles. En 1514, le gros œuvre était terminé, et on put s'occuper de l'intérieur de l'édifice. La réparation



Cliché Vignon fils, Senlis.

CATHÉDRALE DE SENLIS

Grav. Gillard, Paris.

était à peine finie, que l'évêque Guillaume Parvi entreprit d'importantes additions qui ont complètement modifié le plan primitif de l'édifice. Il fit élever la façade du midi, où les sculptures sont prodiguées à l'excès, avec ses niches, ses dais si finement découpés, ses nombreuses statues. Le portail du nord, construit sur un plan analogue, est plus sobre de détails et date de la même époque.

Après cette rapide esquisse de l'histoire de la Cathédrale, nous devons signaler les parties les plus intéressantes de cet important monument.

Nous commencerons par l'extérieur. La façade principale, simple et même un peu nue, présente deux clochers de hauteur inégale, reliés par le mur qui termine la nef. Au centre s'ouvre le grand portail, et à la base des clochers se trouvent deux portes de petite dimension, dont l'ogive repose sur des colonnettes courtes à chapiteaux du XII<sup>e</sup> siècle.

Le grand portail est formé d'une arcade supportée par quatre colonnes en saillie sur les parois latérales. A ces colonnes sont adossées des statues de grande dimension qui, mutilées à la Révolution, ont été, vers 1846, l'objet d'une restauration qui a pu modifier le caractère primitif des personnages représentés. Voici quelles attributions on peut leur donner : A gauche, saint Jean-Baptiste baptisant un jeune homme; Jacob tenant le chevreau; Melchisédec ou Moïse ; enfin Abraham se disposant à sacrifier son fils. A droite, on a voulu voir dans le premier le vieillard Siméon tenant l'Enfant Jésus, et trois personnages symboliques tenant la croix, le bâton et les clous de la Passion.

Les voussures de l'arcade sont couvertes de statuette au nombre de quarante-quatre, représentant des patriarches, des prophètes et des rois de Juda, peut-être des ancêtres de Marie, dont la glorification est représentée plus haut. Le tympan nous présente, en effet, la mort, l'Assomption et le couronnement de la Vierge. A droite, elle est couchée sur une sorte de lit qu'entourent les anges ; à gauche, deux anges élèvent des encensoirs, pendant que deux autres enlèvent au ciel l'âme de la Sainte-Vierge, représentée par une petite figurine. Enfin, dans la partie supérieure, Jésus accueille, dans toute sa gloire, sa mère bien aimée.

La flèche qui termine la tour méridionale est un chef-d'œuvre d'élégance et de hardiesse. Elle s'élève à une hauteur de 78 mètres

au-dessus du sol, et domine la ville et la campagne environnante.

L'intérieur de l'église appartient en grande partie à la construction du XII<sup>e</sup> siècle, au moins dans ses parties basses, car les voûtes ont été refaites après l'incendie de 1504, et les transepts ont été ajoutés par Guillaume Parvi, comme nous l'avons dit. La longueur totale est de 64 mètres.

Les dimensions de la nef ne sont pas en rapport avec celles du chœur, mais il faut observer que les transepts construits au XVI<sup>e</sup> siècle ont sensiblement modifié ces proportions. L'église du XII<sup>e</sup> avait déjà ses transepts figurant, avec le cœur et la nef, les bras de la croix ; ils existent encore et se trouvent à la hauteur de l'ancienne sacristie.

La nef comprend cinq travées et deux galeries latérales. Au XVe et au XVI<sup>e</sup> siècle, on ajouta une chapelle le long de chacun des bas côtés ; puis, en suivant les galeries, on rencontre, le long du chœur, deux autres chapelles qui offrent tous les caractères du XIII<sup>e</sup> siècle.

Plus loin, toujours en remontant vers le sanctuaire, se trouvent les bras de la croix de l'édifice primitif. Celui de droite donne accès à l'ancienne sacristie, et celui de gauche forme une chapelle. On remarque dans la sacristie une partie fort ancienne, peut-être un reste des monuments que la construction de l'église par l'évêque Thibault fit disparaître.

Les deux chapelles parallèles qu'on rencontre ensuite, celle de Saint-Rieul à droite, du Sacré-Cœur à gauche, ne remontent pas au delà du XV<sup>e</sup> siècle. Quant aux chapelles de l'abside, elles appartiennent au plan primitif, et leur construction date du XII<sup>e</sup> siècle. Elles sont au nombre de cinq, mais celle du milieu a été complètement modifiée il y a cinquante ans ; la chapelle actuelle, toute moderne, remplace une chapelle qui était semblable à celles qui subsistent.

Les vitraux qui décorent les fenêtres sont tous modernes. Ceux des parties hautes rappellent les anciennes paroisses et les établissements religieux de la ville aujourd'hui disparus.

En sortant de la Cathédrale par le portail principal, et en tournant à gauche, on aperçoit à quelques pas la façade brique et pierre de l'hôtel des Trois Pots, qui a conservé son enseigne sculptée (XVII<sup>e</sup> siècle), et à côté la sombre entrée du Château.



## Le vieux Château.

Le vieux Château (propriété particulière), qui, du dehors, offre les perspectives les plus pittoresques, est pour l'archéologue un sujet d'études intéressantes. Depuis l'époque romaine, tous les siècles jusqu'à la Renaissance y sont représentés. L'habitation du gouverneur de la ville romaine était située dans la partie septentrionale de la cité, et s'appuyait sur l'enceinte elle-même, qui existe encore presque entière, et qu'on peut voir, en cet endroit, complètement dégagée sur une certaine étendue.

Le vieux mur romain, en partie caché ailleurs par des constructions, avait un développement de 840 mètres, et formait un ovale



indiqué par les rues qui en suivent le contour. Sur les vingt-huit tours en saillie qui contribuaient à la défense, seize existent encore ; il avait quatre mètres d'épaisseur ; la maçonnerie, à bain de chaux et de mortier, est d'une solidité qui a résisté à toutes les intempé-

ries. C'est un des plus complets et des plus curieux témoins de l'art de la fortification à l'époque de l'occupation romaine.

L'habitation du gouverneur s'appuyait sur l'enceinte à l'endroit où s'éleva depuis le Château des Rois de France. Quand les rois Mérovingiens vinrent à Senlis, ils occupèrent l'habitation du gouverneur, et leurs successeurs y firent continuellement des travaux dont les ruines actuelles sont le témoignage.

Les deux *tours du Château*, plus rapprochées qu'elles ne le sont sur les autres points de l'enceinte, faisaient partie de la construction romaine, ainsi que la terrasse qui domine la rue de Villevert et qui, dans un ancien plan, est désignée sous le nom de fort.

Les parties ruinées du Château conservent des fenêtres dont les ornements caractéristiques indiquent les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, tandis que près de là on voit, dans une salle, une cheminée du XV<sup>e</sup>, et, dans une chambre voisine établie dans une des tours, des restes de peintures murales où des fleurs de lis d'or, se détachant sur un fond bleu de ciel, datent du temps de Henri II.

L'ensemble était peu considérable et ne répond pas à l'idée qu'on se fait d'un palais. D'autres constructions dépendant du Château royal ont disparu : il fallait évidemment des logements pour la suite ; mais, depuis Henri IV, les rois avaient renoncé à séjourner à Senlis, et, dès le temps de ce prince, le Château menaçait ruine. On put cependant y transférer le présidial, qui y siégea jusqu'en 1780; à cette date, les dégradations ayant pris un caractère inquiétant, la justice fut rendue à l'Hôtel de Ville. A peine le changement était-il terminé, que la salle d'audience s'écroula.

Près du Château, et dans son enceinte même, se trouvait le prieuré de Saint-Maurice, fondé par saint Louis en l'honneur des martyrs de la Légion thébaine, dont de nombreuses reliques avaient été envoyées au roi par l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune-en-Valais. Il existe encore quelques parties des bâtiments du prieuré, et on peut admirer trois fenêtres ornées de sculptures du XIIIe siècle, dans un bâtiment dont la charpente est un chef-d'œuvre d'élégance, de légèreté et de solidité.

L'habitation actuelle, qui a servi dans les derniers temps de logement aux religieux, ne date que du XVIIIe siècle. Les ruines du Château, le prieuré, forment au centre de la ville une vaste propriété d'un grand intérêt historique, et ses possesseurs en apprécient la valeur et conservent précieusement ces vénérables témoins de l'ancienne importance de Senlis.

En sortant du Château, après avoir passé devant le Couvent de Saint-Joseph, on arrive aux promenades, d'où la vue s'étend sur le vaste panorama de la forêt d'Halatte, et qui conduisent à l'ancienne porte de Creil.

## Les Arènes.

Tout près de là, à une centaine de mètres en dehors de la ville, se trouve un monument qui est un nouveau témoin de l'ancienneté et de l'importance de la cité Sylvanecte. Les Arènes, établies sur le revers d'un coteau, ont été, suivant toute apparence, construites dans les premiers temps de l'empire romain. On y accédait du côté de la ville par une large entrée recouverte par une voûte se surbaissant vers le sol de l'arène. A droite et à gauche sont deux chambres, dont l'une, construite en pierres de grand appareil, était recouverte de dalles, et dont l'autre était voûtée. A l'autre extrémité de l'arène, même disposition.

En avant de ces deux chambres, deux escaliers, qui ne présentent plus que des marches usées par le passage de nombreuses générations, donnent accès sur le podium et les premiers gradins. Au centre, deux vomitoires permettaient aux spectateurs d'occuper les gradins supérieurs. Au-dessous de ces galeries, et de niveau avec le sol, se trouvent de petits sacellums ornés de niches dont la destination excite la curiosité. Enfin le podium, ou enceinte intérieure, formé d'énormes blocs superposés à la hauteur de 1m50 environ, complète l'ensemble de ce monument.

L'arène est une ellipse dont le grand axe mesure 42 mètres et le plus petit 35 mètres ; le développement des gradins permettait à de nombreux spectateurs d'assister aux fêtes. Les Arènes de Senlis, dont l'emplacement avait été signalé par le regretté M. Vernois, qui s'intéressait chaleureusement à tout ce qui concernait l'histoire de la Ville, ont été mises au jour par les soins du Comité archéologique. Grâce aux subventions qui lui ont été accordées et à la générosité de ses membres, il a pu se rendre acquéreur du terrain qui renfermait ces curieux vestiges.

Rentrant en ville par la porte de Creil, nous apercevons à droite une route établie sur les anciens remparts, dont l'éperon du Montauban est resté debout, puis voici la place de Creil, autrefois place du Pilon, l'église Saint-Aignan, transformée en théâtre, et qui a, par suite, subi de telles mutilations qu'il est difficile d'en reconnaître le plan à première vue.

## Hôtel-de-Ville.

Nous arrivons ainsi à la place Henri IV ou de l'Hôtel de Ville, dont la façade très simple occupe un des côtés. Un buste de Henri IV a été placé au-dessus de la porte principale en 1820. et, sur une plaque de marbre blanc, on lit l'inscription suivante :

*Mon heur a prins son commencement en la ville de Senlis dont il s'est depuis semé et augmenté par tout notre royaume* (Charte de 1590).

L'Hôtel de Ville renferme les archives municipales, qui comprennent de précieux documents, la charte de commune octroyée par Louis le Jeune, le cartulaire de la ville, des tablettes de bois recouvertes de cire sur lesquelles ont été tracés, au moyen d'un style, les comptes de la ville au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, vers le temps où la commune fut supprimée, etc. Dans la grande salle, le beau

tableau de Mélingue, représentant l'exécution des otages au siège de 1418.

A l'angle de l'Hôtel de Ville se trouve la rue de Paris.

La rue de Paris, qui suit le tracé d'une voie romaine se dirigeant sur Paris et se prolongeant vers le nord par la chaussée de Pontpoint, était, avant la rectification de 1753, le passage de la route de Flandre à travers Senlis.

C'est sur cette pente rapide que les habitants firent rouler des chariots chargés, culbutant les nobles qui s'avançaient l'épée haute afin de se venger du bon accueil que les bourgeois de Senlis avaient fait aux Jacques.

Au bas de la rue, que terminait autrefois la porte de Paris, l'ancien couvent des Carmes est occupé par un quartier de cavalerie.

L'église, qui touche aux anciennes fortifications, fut construite en 1303 ; mais, par suite de sa destination, elle a subi de nombreuses dégradations.

De l'autre côté, en montant, la petite place Aulas de la Bruyère représente l'emplacement de la maison de l'horloger Billon, dont l'attentat causa tant de deuils. La maison a été rasée, et il fut décidé que l'emplacement resterait inoccupé.

Plus loin, rue du Châtel, une porte dont le tympan est orné de feuilles de chêne, est celle de l'ancien Hôlel-Dieu; il n'en reste que quelques colonnes à peine suffisantes pour indiquer le plan de l'édifice.

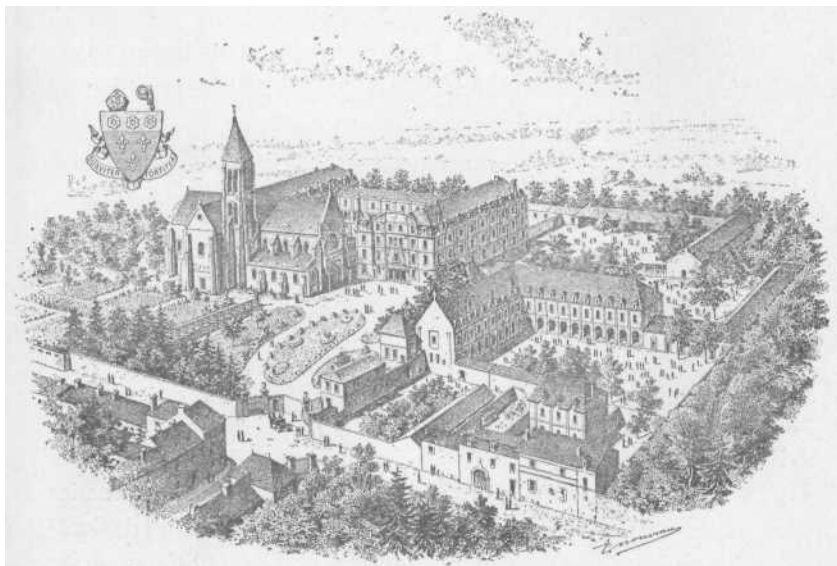
Par la rue de l'Apport au Pain, nous gagnons la place de la Halle. Cette dénomination d'Apport au Pain — corruption de Porte au Pain — rappelle la porte de l'enceinte romaine sur la voie de Senlis à Paris, auprès de laquelle se tenait un marché.

La place de la Halle, qui n'est, en somme, qu'une rue un peu plus large et fort irrégulière, a vu disparaître le beffroi, le symbole des privilèges et des libertés communales, qui s'élevait près de la comanderie de Saint-Jean, disparue aussi à peu près complètement.

Suivant la rue Saint-Jean, nous rencontrons sur la rue de la République de vastes bâtiments où sont installés la Sous-Préfecture et le Tribunal. C'est l'ancien hôpital de la Charité, dont la chapelle est occupée par le Musée municipal. Celui-ci renferme des tableaux intéressants, des aquarelles, des dessins. Formé depuis quelques années seulement, il s'enrichit peu à peu et développe le goût artistique des visiteurs.

## Saint-Vincent.

Plus loin s'élève la vieille abbaye de Saint-Vincent, fondée en 1060 par Anne de Russie, femme du roi Henri Ier. L'église, simple, mais d'un beau caractère, remonte, selon toute apparence, à une époque postérieure à la fondation de l'abbaye. La nef comprend quatre travées, séparées par des colonnes engagées dont les chapiteaux sont garnis de feuillages. Les transepts, peu ornés, comme la nef, sont, comme elle, surmontés de voûtes. Le chœur, plus élégant.



se termine par un mur percé de trois fenêtres, celle du milieu, suivant une disposition générale, plus élevée que les deux autres. Le clocher, à l'angle du transept nord, est percé sur chaque face d'un double étage d'ouvertures.

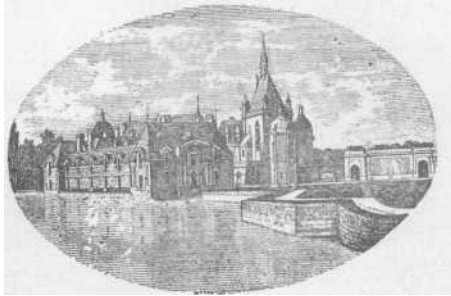
Les constructions actuelles de l'abbaye furent élevées vers 1660; on remarque surtout le cloître, d'un aspect sévère, qu'entourent les grands bâtiments occupés actuellement par l'Institution Saint-Vincent. Après la Révolution, ils furent transformés en hôpital militaire, puis en caserne et en dépôt de prisonniers de guerre. Plus tard, les bâtiments furent occupés par une filature qui installa ses ateliers dans l'église. Enfin, en 1836, plusieurs prêtres en firent l'acquisition et y établirent une maison d'éducation. Parmi les per-

sonnalités célèbres sorties de cette maison, on peut citer : le capitaine Dutertre, le héros de Sidi-Brahim ; Mgr Pelgé ; le poète académicien José-Maria de Hérédia, etc., etc.

Une des divisions de l'Institution occupe l'ancien couvent de la Présentation, fondé en 1628 par l'évêque Nicolas Sanguin. Sous la Restauration, on y établit une maison d'éducation pour les fils des chevaliers de Saint-Louis ; le maréchal Canrobert, le général Ladmirault, y firent leurs premières études.

## Les Environs.

Après cette rapide course à travers la ville, n'oublions pas de signaler la vue que, des promenades qui entourent Senlis, on a sur les plaines qui l'entourent et sur la ceinture de forêts qui borne l'horizon. Senlis, en effet, est, dans un rayon peu étendu, le centre de nombreuses et intéressantes excursions qu'on peut faire aisément.

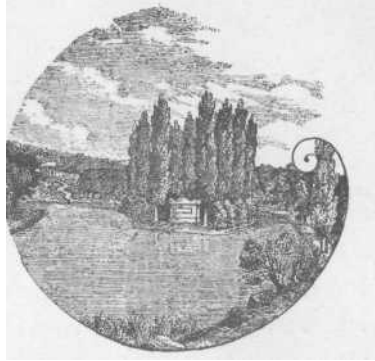


Sans insister sur *Chantilly*, qui attire tant de

visiteurs par les riches collections du Musée Condé et les charmes de son parc, que de promenades dans la forêt, aux Etangs de Comelles, au *Château de la Reine Blanche*, à la maison de Comelles et à son four à tuiles que couronne une antique cheminée en forme de pyramide. A l'extrémité de la forêt, voici la pittoresque Butte aux Gendarmes, qui domine de vastes champs de bruyère et la sombre verdure des pins de la forêt d'Ermenonville. La vue est éendue, et l'horizon est borné au midi par les hauteurs de Montmélian, sur lesquelles on distingue



la tour en ruines de Philippe-Auguste, et plus bas le charmant village de Plailly, sa curieuse église, et le manoir de Bertrandfosse ;



au premier plan, le village de Thiers et les restes d'un château-fort du XIII<sup>e</sup> siècle. Non loin de là, les vertes prairies de Charlepont, les étangs de Mortefontaine, le château Renaissance et le parc célèbre qui l'entoure.

Au delà des bois, c'est *Ermenonville*, avec ses souvenirs des



Girardin et de *Jean-Jacques Rousseau* ; l'abbaye de *Châtis*, fière de sa vaste maison abbatiale, de la chapelle décorée de fresques de l'école italienne, des ruines importantes de son église; et Borest, le vieux village où l'abbaye de Sainte-

Geneviève possédait une ferme importante, qui a conservé son clocher roman.

Plus près de Senlis, Montlévêque, la demeure favorite des évêques, voisine de l'abbaye de la Victoire, élevée par Guérin en l'honneur de Bouvines, et Valgenseuse (le Val Joncheux).

Au sommet d'une colline, se dresse la haute *tour de Montépilloy*,

qui surveille les vastes plaines du Valois et qui reçut Jeanne d'Arc après le combat livré aux Anglais ; puis Barbery, ses riches cul-



tures, ses industries qui transforment la betterave en sucre et en alcool; *Ognon*, dont le parc fut dessiné par Le Nôtre ; *Chamant*, son église, et son château qu'habita Lucien Bonaparte.



Au delà, les belles futaies de la forêt d'Halatte, dominées par le Mont-Pagnotte, par *Saint-Christophe* et son prieuré, au pied duquel s'étend le riant village de Fleurines.

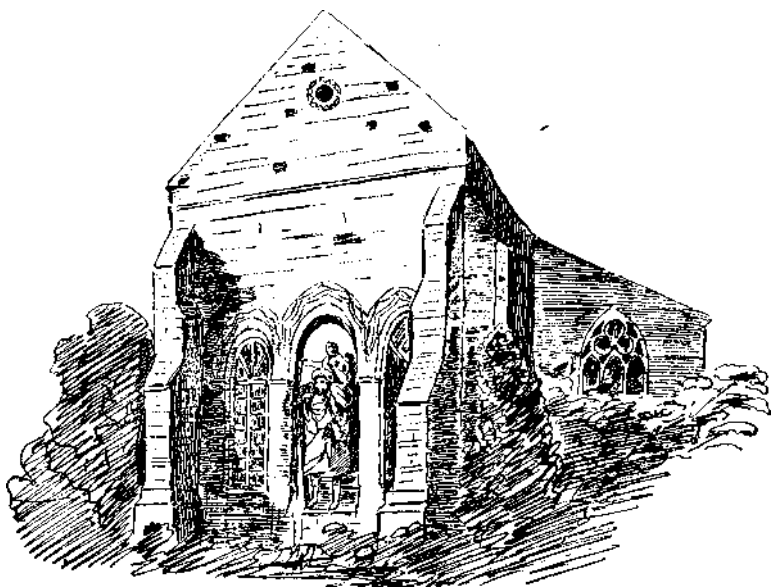
La remarquable chapelle de Saint-Christophe est tout ce qui



reste du célèbre prieuré clunisien de Saint-Christophe en Halatte, fondé en 1061 par Waleran, ramener de France. Le château actuel a été construit par le cardinal de Bernis, dernier commendataire du prieuré.

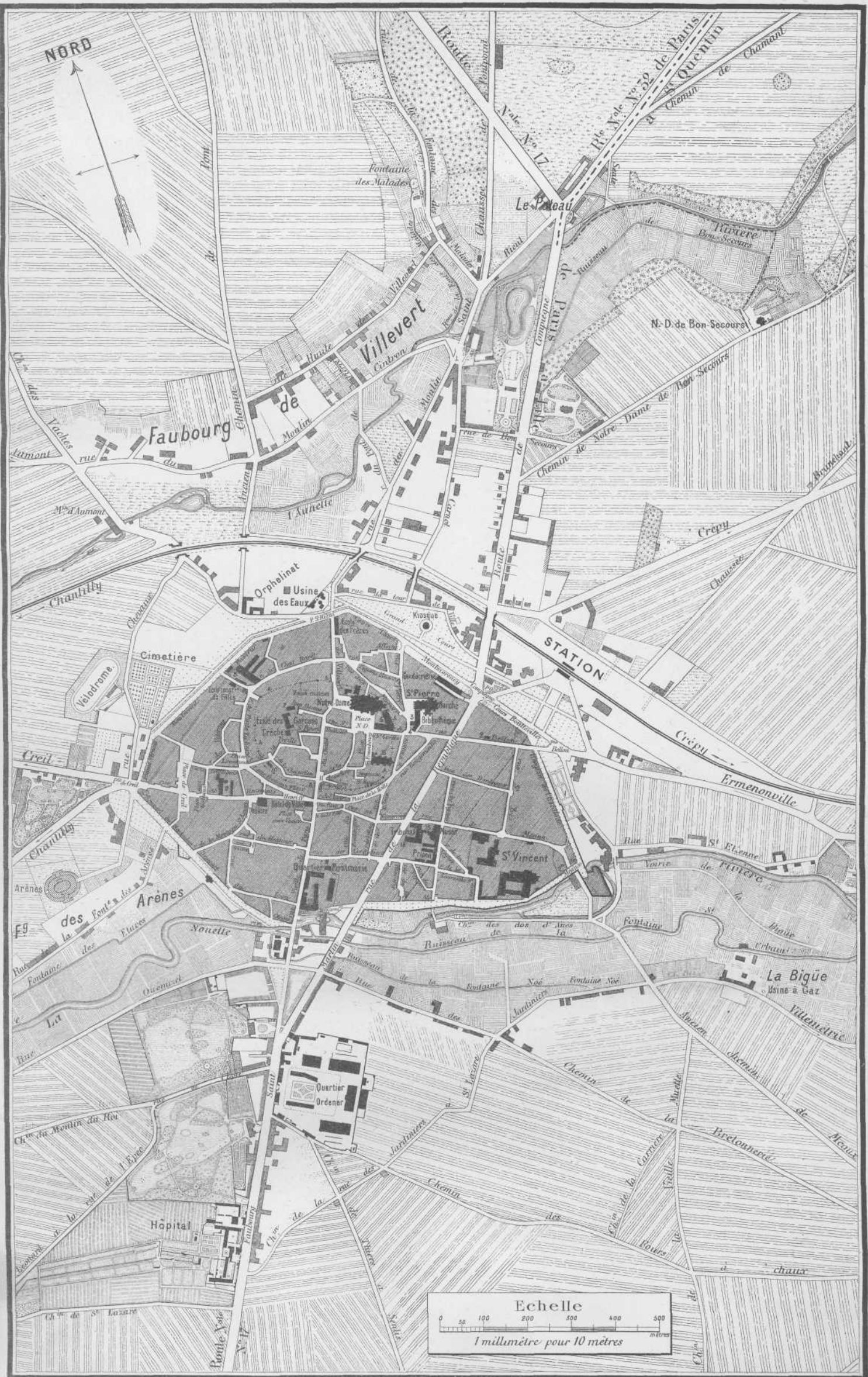
Puisse le visiteur éprouver quelques-unes des joies que nous avons ressenties en parcourant cette contrée, ici riche et fertile, là agreste et sauvage, et en visitant les mes de la vieille cité.





Restes de la Chapelle de Saint-Christophe.

# PLAN DE SENLIS



1. Jardin d'horticulture. — 2. Hôtel Saint-Simon. — 3. Tribunal de Commerce. — 4. Postes et Télégraphes. — 5. Ancien Evêché, Musée archéologique. — 6. Eglise Saint-Frambourg. — 7. Prieuré Saint-Maurice. — 8. Couvent Saint-Joseph. — 9. Ecole communale de Filles. — 10. Chancellerie. — 11. Place Aulas de la Bruyère. — 12. Sous-Préfecture. — 13. Ecole communale de Filles. — 14. Ancienne-Poterne. — 15. Eglise des Carmes. — 16. Abattoirs. — AA... Enceinte gallo-romaine. : Les gros points indiquent les tours qui existent encore.